

## DU TRAIT À LA LETTRE

Florence Briolais

Comment poursuivre ce séminaire sur la lettre ? « L'os » dit Lacan dans son séminaire de 1971 *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. L'os, c'est à dire ce sur quoi, je bute. Cet os Michel Mesclier vient de l'approcher, en le dégageant de ce que ça n'est pas :

La lettre ce n'est pas le signe. Ce qui fait signe c'est la trace qui fait regard pour celui qui est capté par elle, la trace peut être interprétée comme le signe du passage du lézard, de l'oiseau... interprétation en appelant d'autres chez les hommes dont l'imaginaire est fertile ; Je vous renvoie aux oracles dans l'Antiquité : selon la croyance des Anciens, c'était la réponse d'une divinité consultée en un lieu sacré, et dont une interprète inspirée (la pythie) devait dévoiler le sens, sans parvenir toujours à l'éclairer. Pour recevoir des oracles, on recourait à divers procédés, tels que l'observation du vol des oiseaux, le son rendu par un bassin en bronze, ou encore le bruissement du feuillage des arbres. Le signe en somme, c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un. Or la lettre peut ne rien représenter pour quiconque, tels les hiéroglyphes de l'Île de Pâques, toujours non déchiffrés.



**Le Rongorongo** est l'écriture hiéroglyphique de l'Île de Pâques. Elle demeure un mystère puisqu'elle n'a pu être traduite. Il reste 21 tablettes rongorongo, éparpillées dans les musées et les collections privées. **Des glyphes réguliers d'environ 1 cm**, hautement stylisés, sont gravés sur la longueur des tablettes. La direction de l'écriture est unique : **elle commence en bas à gauche et à la fin de la ligne, l'orientation est inversée**, si bien qu'il faut tourner la tablette pour continuer à lire, et ainsi de suite, une ligne sur deux étant ainsi inversée.

La lettre ce n'est pas le signifiant, le signifiant, élément de base du langage qui n'a de valeur que dans et par son opposition aux autres signifiants, son articulation avec un autre signifiant va produire un signifié : « *pa\_* » « *papi* », « un *pas* de porte. » Ici, nous sommes dans l'ordre du symbolique.

La lettre va fournir le support matériel du signifiant, c'est à dire une écriture au signifiant. Le signifiant permet l'équivoque, la métonymie, comme « Elan, élan, est lent, et lent » ; c'est grâce à la lettre que la confusion s'estompe. Seule, la lettre rend compte de la différence. Ce qui renvoie à une idée de butée, d'arrêt de la métonymie.

Il y a cependant un reste que la lettre vient border, c'est ce qui passe entre les mailles du discours, ce qui de la chaîne langagière se détache, un reste qui ne cède pas à la frappe du

signifiant. Un au-delà du signifiant, c'est ce qui résiste à toute interprétation, l'os du réel, reste ininterprétable.

Pour attraper cette lettre, Je partirai de l'infiniment petit, l'infiniment humble comme nous l'enseigne Maître Shitao, poète calligraphe et peintre chinois du début du XVIII<sup>e</sup> ; et l'infiniment petit, l'infiniment humble c'est le trait. Trait tracé qui entame l'intégrité d'un corps, comme celui de cette page blanche.



Fabienne Verdier

« Si loin que vous alliez, si haut que vous montiez, il vous faut commencer par un simple pas »<sup>1</sup> Shitao

Ce trait qui entame l'intégrité de la page blanche, nous intéresse dans le champ de la psychanalyse. Ce trait, nous allons le retrouver dans cette notion freudienne appelée *Einzieger Zug*. Cette notion freudienne *Einzieger Zug*, apparaît dans un texte datant de 1921, intitulé *Psychologie collective et analyse du moi*, et plus particulièrement dans un chapitre intitulé « L'identification ». Je rappellerai les trois identifications selon Freud, reprises par Lacan dans son séminaire *L'identification*, la leçon du 13/ 12/ 61.

Le 1<sup>er</sup> type d'identification, c'est l'identification au père par incorporation, c'est à dire l'identification symbolique au père comme idéal, c'est le signifiant qu'on incorpore, *l'Einverleibung*, avec le vœu de devenir et être comme lui, prendre sa place : *"Il y a du père de toujours en tous ceux qui descendent de lui, il y a identité de corps (comme dans la tradition sémitique) .... /.... À l'autre bout nous trouvons ce corps mystique, c'est bien d'un corps que se constitue une église..."* J. Lacan

Il faut savoir, qu'il y a simultanément, voire antérieurement, de la part de l'enfant un investissement objectal nettement sexuel avec la mère qui relève des différentes zones érogènes impliquées par les soins qu'elle dispense à l'enfant (bouche, et région anale principalement).

Le 2<sup>ième</sup> type d'identification, nous intéresse particulièrement, elle n'est *"saisissable que sous le mode de l'abord par le signifiant pur"*. Et le signifiant pur, c'est le trait unaire. Cette identification est partielle, elle consiste en un prélèvement sur l'autre d'un trait. La toux de Dora, jeune patiente de Freud, mais nous allons y revenir.

Le 3<sup>ième</sup> type d'identification est celui de l'identification hystérique ou identification par le symptôme, l'exemple donné par Freud, est celui de la contagion psychique dans un pensionnat de jeunes filles ; les jeunes filles dans un pensionnat, font, en série, des crises d'hystérie, par identification à celle qui, ayant reçu en secret une lettre décevante de celui qu'elle aime, déclenche par jalousie une crise d'hystérie.

Mais revenons à ce 2<sup>ième</sup> type d'identification au trait unaire :

L'identification au trait unaire *Einzieger Zug* est l'identification majeure. C'est l'opération par laquelle un sujet va prélever chez un autre, mais pas n'importe quel autre, un trait partiel, singulier : Dora célèbre patiente de Freud, est atteinte de quinte de toux, provoquées par un chatouillement dans le gosier, cette toux viendrait représenter (par déplacement) une satisfaction sexuelle entre deux personnes qui lui sont chères (son père et Mme K) ; leur relation amoureuse la préoccupe sans cesse. Cette toux est un trait prélevé sur son père,

imitation de l'affection pulmonaire de ce dernier. « *La toux venant proclamer au monde entier "je suis la fille de papa"* » écrit Freud<sup>1</sup>. Cette irritation concerne une région du corps ayant gardé pour cette jeune fille un rôle de zone érogène prévalant, la gorge irritée, zone érogène qui n'est pas sans lien avec l'investissement objectal vis à vis de son Autre primordial, sa mère. L'histoire raconte que Dora était une « suçoteuse ».

Si « *Le trait unaire, c'est la marque d'une identification primaire qui fonctionnera comme idéale* » ; derrière celle-ci s'annonce, s'avance l'objet pulsionnel qui est prévalant pour le sujet, et le mode de jouissance que ce sujet entretient avec lui. Avec Dora, « la suçoteuse », il s'agit, vous l'avez saisi, de l'objet oral et la jouissance qu'elle en tire et je le rappelle, c'est ce qui est structurellement en défaut. C'est-à-dire que la jouissance désigne la satisfaction paradoxale, impossible des pulsions. Le propre de la pulsion, concept limite entre le soma et le psychique, étant de rester insatisfaite, de se satisfaire de son insatisfaction. L'objet *a*, concept lacanien, représente ce qui rendrait au sujet son « être de jouissance », cette part de jouissance perdue à parler. Cependant, le sujet ne pourra jamais accéder à cette jouissance perdue, mythique ; il pourra tout au plus obtenir des petites bribes de jouissances en passant par les objets partiels que sont (sein, fèces, voix, regard) prélevés chez l'autre, mais ne venant jamais le satisfaire tout à fait.

La pulsion sexuelle n'attend pas la puberté pour se manifester. L'enfant rassasié, quittant le sein en se laissant choir en arrière, s'endormant les joues rouges avec un sourire bienheureux, tel « le nouveau-né » de George de la Tour, illustre ce que pourrait-être « le prototype de la satisfaction sexuelle dans l'existence ultérieure ».<sup>2</sup>



Georges De LA TOUR, Le Nouveau-né, FRANCE, XVIIe siècle, Peinture, Huile sur toile 76 x 91 cm

En 1961, dans son séminaire sur L'identification, Lacan précise que « le trait unaire vient à l'emplacement de la trace qui, elle, a disparu ». La trace est ce qui précède le trait, puisque le trait vient marquer l'emplacement de la trace alors qu'elle est effacée, le trait

<sup>1</sup> S. Freud, *Cinq psychanalyse*, « Fragment d'une analyse d'hystérie », 1905, PUF, 1977, p. 61

<sup>2</sup> S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, éditions Gallimard, NRF, Paris 1987, p. 105

commémore en quelque sorte cette trace. Dora a donc prélevé chez l'autre, son père, un trait « la toux » qui vient commémorer cette satisfaction éprouvée par elle, *infans* qui suçote. « L'identification est venue à la place du choix de l'objet »<sup>3</sup>. La trace est l'enregistrement d'une perception, perception d'une satisfaction par l'objet. En ce qui concerne Dora, c'est la trace de l'expérience de satisfaction de sucer l'objet *sein*. Freud en 1896, dans une lettre adressée à Wilhelm Fliess, cerne cette question de perception et trace de celle-ci, c'est la *trace mnésique*.<sup>4</sup>

Dans le temps de la perception, il n'y a pas d'enregistrement de celle-ci, perception et mémorisation s'excluant. Ce n'est qu'après trois transcriptions successives de cette expérience de satisfaction que la trace s'inscrit. C'est ce défaut de traduction que Freud nommera en clinique « refoulement ». « Le motif en est toujours la production de déplaisir dont l'origine serait une excitation sexuelle précoce qui entraînerait un défaut de traduction »<sup>5</sup>.

Ce refoulement, Freud l'appellera refoulement originaire *Urverdrängung*. « Défaut de traduction » signifie que cela ne peut être traduit en mots, qu'il y a mise à l'écart de toute signification symbolique, signification qui sera cependant supportée par le phallus imaginaire. Je reprendrai un peu plus loin cette question du phallus. Ce refoulement originaire va entraîner à sa suite un refoulement secondaire qui porte sur des zones du corps (orifices) très investies et sexualisées depuis la naissance de l'enfant, du fait des soins que la mère ou son substitut lui a prodigués.<sup>6</sup>

Si le refoulement naît d'un défaut de traduction, le trait selon Lacan à propos de l'idéogramme dira : « *le trait est ce qui reste du figuratif, qui est effacé, refoulé, voir rejeté* ». Donc nous pouvons avancer que quelque chose qui est refoulé va se frayer une voie par le trait.

Je vous avais précisé au tout début de mon intervention que le langage préexiste au sujet, c'est à dire que le sujet est constitué en tant que second par rapport au signifiant. Le langage qui préexiste au sujet et qui le détermine, ce sont les attributs signifiants posés sur le bord de son berceau, c'est la place qui lui est faite avant même d'être né. Mais au-delà de ce qui lui a été imposé ou proposé, par ses parents, sa famille, le sujet peut en répondre et inventer sa destinée. Une cure psychanalytique permet l'invention d'un nouveau destin.

Du fait de la préexistence du langage, le trait unaire n'est pas un fragment de chose « bout de sein » par exemple, mais nous l'avons vu, la trace de l'effacement de cette chose, la trace devient signe par un trait unique. Le Un peut s'écrire 1 ou bâton tracé, c'est la notation minimale. Ce signe est totalement désincarné de la chose. Le trait est un signe séparé de son référent. Il se détache du réel comme *einzigster Zug*.<sup>7</sup>

<sup>3</sup> S. Freud *Psychologie des masses et analyse du moi*, in *Les œuvres complètes XVI*, PUF, 2003, p. 44

<sup>4</sup> S. Freud, *La lettre 52*, lettre de Freud à Wilhelm Fliess datée du 6 décembre 1896

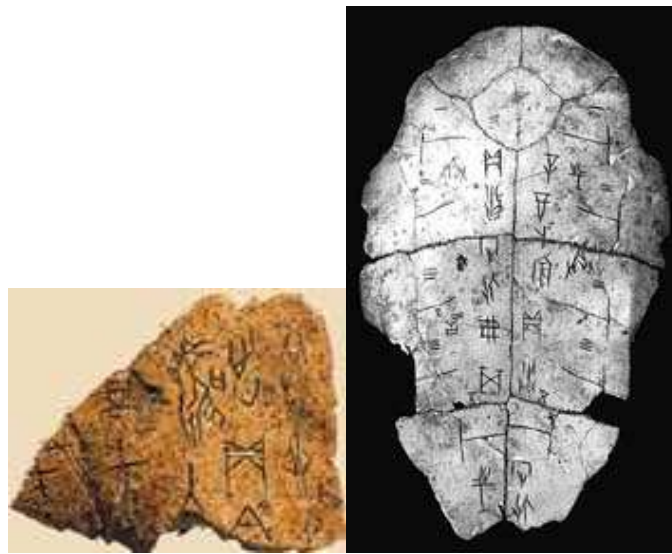
<sup>5</sup> S. Freud, « Manuscrit K », 1.1, 1896, dans *La naissance de la psychanalyse*, 1950, PUF, 1956, p.131

<sup>6</sup> Ce second temps du refoulement concerne les rejets psychiques du représentant originellement refoulé ou bien des chaînes d'idées qui venant d'ailleurs se sont associées avec le dit représentant, et qui se trouvent aspirées dans l'après-coup par l'effet du refoulement originaire.

<sup>7</sup> Le trait unaire, est du registre symbolique, c'est à dire que cela concerne ce qui est au-delà de l'apparence sensible, de l'image, de l'imaginaire ; essentiel pour le petit de l'homme puisqu'il va soutenir l'identification imaginaire. C'est à dire que l'enfant de 9 mois par l'expérience du miroir va de manière anticipatoire appréhender et s'approprier l'image de son corps unifié. Mais pour cela il faut que le trait unaire entre en jeu. Et bien ce trait unaire est saisi dans le champ de l'Autre du langage c'est à dire de l'adulte qui s'occupe de l'enfant. Lacan évoque ce moment où l'enfant se regardant dans le miroir, se retourne vers sa mère, cherchant un signe venant d'elle qui, le nommant, vient authentifier son image. Ce moment se repère par l'expression jubilatoire de l'enfant. Ce signe donné par l'adulte (regard, paroles adressés à l'enfant, venant le nommer) ce signe fonctionne comme trait unaire sur-imprimant le premier trait lié au refoulement premier. À propos de la nomination, je préciserai que pour le sujet, le nom fait trait est vient suppléer au fait qu'aucun signifiant ne peut représenter le sujet comme tel. Le prénom porte la marque du désir des parents, identifie un sexe biologique, propose parfois au sujet le modèle d'une sainte ou d'un saint, ou tout autre sujet

Pour que la lettre s'inscrive dans l'inconscient du sujet, il est nécessaire que se soit d'abord inscrit le trait unaire. La paléontologie nous enseigne un avènement similaire, d'abord des formes figuratives, puis des traits et, bien plus tard, des lettres.

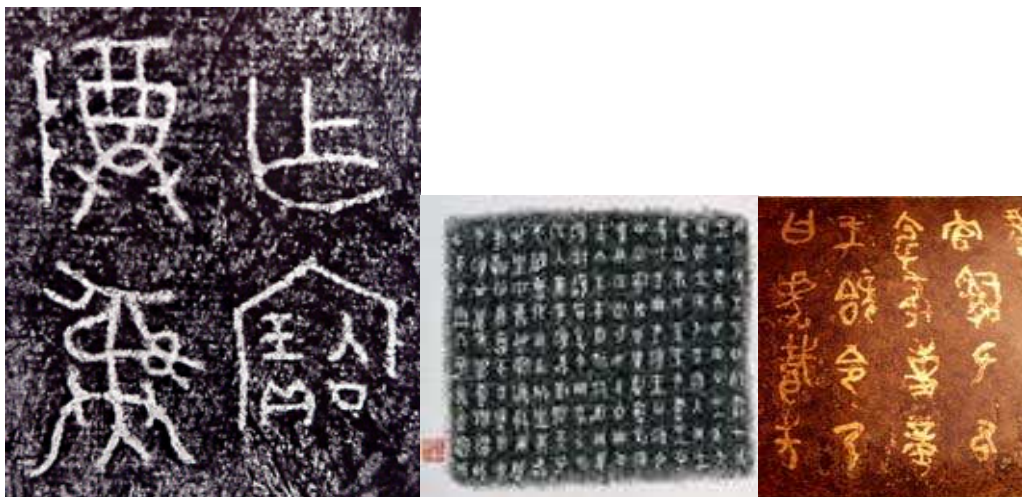
Si nous nous penchons sur l'écriture chinoise et son évolution graphique allant de la graphie primitive sur la carapace de tortue à la graphie régulière classique (Taiwan, Hongkong et dans les communautés chinoises d'outre mer) ou simplifiée (chine continentale et Singapour) en passant par la graphie sur bronze, celle des sceaux et celle des scribes ; cela peut nous aider à saisir cette disparition de la forme représentative de l'objet au profit d'une forme de plus en plus stylisée, jusqu'à la forme la plus simple, la plus abstraite la plus distincte de la forme initiale de l'objet.



Les inscriptions oraculaires *siaguwen*, 1200 Av. JC

---

portant le nom. Le prénom est a situer du côté du *moi idéal*, c'est à dire du côté des identifications imaginaires. Le prénom se traduit d'une langue à l'autre : Pierre, Peter, Pedro. Quant au nom propre, il n'y a pas de traduction possible. Il est certes désignation d'un sujet, mais cette désignation est métaphorique. Le nom propre a à voir avec *l'idéal du moi*. Il inscrit le sujet dans un ordre symbolique. Cependant, toutes les nominations ne suffisent pas pour dire ce qu'est le sujet. Il y a donc une faille dans l'Autre du langage, une faille qui ouvre sur le réel, c'est là que la lettre vient remplir son office.



Les inscriptions sur bronze *jinwen*



Écriture des scribes, Le style régulier *kaisho*  
apparu au cours du 3<sup>ème</sup> siècle



Sceau et son empreinte V<sup>e</sup> Av. JC

- Yin : On creuse les symboles. Ils apparaissent alors en blanc sur fond rouge une fois le sceau apposé. Le sceau Yin donne une impression plus massive et sombre.



- Yang : On creuse autour des symboles. Ils apparaissent alors en rouge sur fond blanc une fois le sceau apposé. Le sceau Yang donne une impression plus légère et aérée.



Par exemple l'« homme », l'être humain était représenté à l'origine par une personne debout, vue de profil. La tête, les mains et les pieds étaient complètement dessinés. Puis les mains et les pieds se simplifièrent peu à peu, ce fut ensuite la tête, jusqu'à ce que le cou soit assemblé au bras. La forme actuelle est constituée d'un trait descendant à gauche et d'un trait descendant à droite. Élément graphique, il se présente sous deux formes :



ren



dīng

Ainsi dans l'idéogramme, le trait - comme je l'ai précisé plus haut - c'est ce qui reste du figuratif, figuratif qui est effacé, refoulé. Ce refoulement est à la racine même de l'écriture, tant d'un point de vue historique que d'un point de vue individuel.

La représentation, dégagée de toute figuration, témoigne manifestement d'une capacité spécifiquement humaine. L'homme est capable de représenter et d'évoquer par le trait quelque chose qui a disparu. L'homme est capable de se représenter sous une forme des plus abstraites.

Chacun a pu observer que l'enfant entretient un rapport immédiat avec le dessin. Dessin qu'il abandonnera progressivement, corrélativement avec l'émergence et l'appropriation de l'écriture. Dans l'art rupestre, André Leroi-Gourhan, célèbre préhistorien et ethnologue, a su discerner sur les parois des grottes, à côté des scènes animalières, rarement humaines, des signes non figuratifs (-35 000 à -10 000 Av. JC, Homo sapiens sapiens, paléolithique supérieur). La distribution des dessins des animaux sur les parois et leur association avec des signes abstraits ne sont pas aléatoires ; son étude très poussée l'amena à conclure à des séries masculines et féminines. Le dessin par lequel un sujet se représente lui-même n'a pas le même statut que celui par lequel il figure l'animal. Les traits longs gravés sur la paroi évoquent des pénis, les traits pleins une vulve. Et les statuaires sont réduites à l'exacerbation d'une vulve ou des formes féminines (-24 000 à -19 000 Av. JC).



Vénus de Willendorf -22 000 Av. JC

L'art pariétal témoigne de ce qui est au fondement même du questionnement de l'humain, questions que pose l'enfant et qui concernent les origines de la vie, le sexe et la mort. Questions que l'enfant traite dans ses dessins. Pour le psychanalyste, le dessin de l'enfant est à lire à partir de sa scénarisation. C'est-à-dire qu'il est à lire comme une version du fantasme, version singulière pour chaque sujet. Le fantasme est ce par quoi un sujet, se confrontant à l'énigme de la vie, du sexe et de la mort, traite et règle son rapport au monde. Dessiner pour l'enfant c'est jouer avec les représentations. Et - nous l'avons vu - la représentation témoigne de l'émergence de l'humanité ; humanité « dénaturée » parce que fondée par le langage, langage qui détermine l'homme et le constitue. Cette émergence de l'humanité n'est pas sans une perte, celle d'une jouissance mythique, jouissance pleine d'emblée, sans Autre.

Les mains négatives de l'art pariétal (-30 000, paléolithique) présentent au mieux l'essence même de la représentation. L'homme les obtenait en utilisant sa main comme pochoir et en projetant avec sa bouche par exemple une peinture ocre ou noire. Ces mains négatives sont « contour » de la main de l'homme laissée sur la roche après le retrait de sa main en chair et en os et palpitante de vie.



Mains négatives, -30 000 Av. JC

Il n'y a en fait de représentation qu'à soustraire le représenté. Cette soustraction laisse en suspend dans la représentation la part vivante qui ne peut pas être représentée. Cette part vivante, c'est ce qui se perd lors de ce passage à la représentation. Perte similaire à celle qui s'opère sur le sujet comme corps vivant dès lors qu'il parle. Lacan, comme nous le savons, a nommé d'une lettre cet élément perdu, l'objet *a*. C'est pour cela que nous pouvons dire que la main négative symbolise cet objet perdu et qu'il y a là une *protoécriture*. Comme l'homme du paléolithique, l'enfant en dessinant traite par la représentation graphique cette perte de jouissance du corps.

Nous pouvons au mieux saisir ici, combien le littoral du dessin est détourné de cette fonction du dessin pour être utilisé comme lettre. Et si le dessin laisse croire à une signification, la lettre n'a pas de sens. Pour tirer du sens du signifiant, nous avons vu qu'il faut l'articuler avec d'autres signifiants, le parler. Pour produire du sens avec la lettre il faut en user, écrire, lire.



Mais revenons à présent plus précisément sur le trait unaire, nommé « premier signifiant » par Lacan. Pour exemplifier son propos, Lacan va partir d'encoches faites par groupes de cinq ou de trois sur un os de renne, datant du Magdalénien. Chacune des encoches, peut-on le supposer, sera suivie par d'autres encoches, traits tracés à chaque fois qu'une nouvelle bête aura été abattue. C'est donc à partir de ce trait unaire, premier signifiant que le chasseur pourra compter le nombre de bêtes qu'il aura tuées. « *Le trait unaire c'est la coche sur l'os de renne, premier signifiant par où il est marqué que le sujet a tué une bête moyennant quoi il ne s'embrouillera pas dans sa mémoire quand il en aura tué dix autres. Il n'aura pas à se souvenir de laquelle est laquelle, c'est à partir de ce trait unaire qu'il les comptera.* »<sup>8</sup> J. Lacan



<sup>8</sup> J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1963-1964, Seuil, Paris, 1973



Os cochés (-15 000 ans)

Cette entaille faite sur l'os de renne, ce trait tracé devient une fente, encoche, qui entame l'intégrité d'un corps, ici la surface de l'os. Ce trait « introduit la différence dans le réel »<sup>9</sup> Ce trait va inscrire l'altérité radicale, c'est à dire à la fois la marque de l'identité et celle de la différence.

1. **L'identité**, chaque bête, quelles que soient ses particularités par rapport aux autres bêtes, est représentée par un trait, et même si le tracé de ce trait est irrégulier cela compte comme unité. L'identité des traits tient à ce qu'ils soient lus comme des *uns*. Nous sommes ici dans le registre symbolique. Un trait est une unité symbolique.
2. **La différence des traits** de chaque unité ne va pas être liée à la forme, à leur apparence visible. La différence est introduite par la sériation des traits qui n'occupe pas la même place dans la série. 1<sup>er</sup>, 2<sup>ième</sup>, 3<sup>ième</sup>, 4<sup>ième</sup>, 5<sup>ième</sup>.

### IIII IIII ...

Lacan va mettre en évidence l'importance de la fonction du UN et du comptage pour un sujet qui tente d'assumer sa propre existence. «*Le sujet humain, quand il opère avec le langage, se compte, c'est sa position primitive*»,<sup>10</sup> et plus particulièrement en ce qui concerne l'inconscient, il dira que le sujet se compte «*au niveau de son désir* »<sup>11</sup>. Nous pourrions dire aussi que là où est son désir, il peut s'y compter vivant.

Le test de Binet, qui évalue l'acquisition du comptage chez l'enfant, illustre le caractère progressif de cette acquisition. L'enfant ne s'apercevra pas de ce qui cloche dans une phrase telle que : « J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi ». Dans cette phrase, l'enfant s'inclut au nombre de ses frères. Il confond *être frère* et *avoir un frère*. Pour qu'il se compte lui-même correctement, il faut qu'il se reconnaisse comme celui qui compte, sujet de l'énonciation. Et qu'il ne se prenne pas pour le sujet de l'énoncé. L'enfant ne doit pas confondre le Un de l'énonciation qu'il est, avec le un comptable dans l'énoncé qu'il a prononcé. Cette acquisition n'est possible que lorsque l'enfant arrive à se soustraire de la fratrie, à se compter (-1). L'auto-comptage comme l'auto-représentation par les mains négatives sur les parois de la grotte, n'est possible que si le sujet ne se contemple pas, mais s'efface, disparaît de la toile.

<sup>9</sup> J. Lacan, *L'identification*, 1961-1962, p. 58, leçon du 6 décembre 1961, p. 58

<sup>10</sup> J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, inédit le 3 décembre 1958

<sup>11</sup> *Ibid*, le 3 juin 1959

*Process* semblable à celui du trait venant marquer la place de l'objet disparu.

Le trait unaire localise le « signifiant pur » qui renvoie non pas à un signifié comme par exemple : arbre renvoie au concept d'arbre, mais qui renvoie à la différence en tant que telle. Ce que Ferdinand de Saussure nomme la *valeur différentielle* qu'il dit *négative*. Retenons donc que le trait unaire est un (1) précédé du signe (-). Le trait unaire est un **-1**

Nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas de représentation sans la présence concomitante, de ce qui est effacé. Et bien, ce qui est irréprésentable pour tout sujet et qui le questionne dès son plus jeune âge, c'est l'éprouvé de la jouissance, c'est l'origine de la vie, c'est le réel du sexe et de la mort.

Cependant, il y a un signifiant qui va venir symboliser cet irréprésentable. Et depuis l'origine de toutes les cultures humaines, c'est le *phallus*. Phallus, dont la représentation imaginaire prend appui sur l'éphémère turgescence d'un pénis. En témoigne, le foisonnement des représentations phalliques sur les dalles des rues, ou des vestibules, sur les murs des maisons de Pompéi ... pour ne prendre qu'un exemple parmi les sources de la culture occidentale. L'image phallique peinte, gravée, sculptée est partout présente, dans toutes les cultures non monothéistes. La représentation du Phallus a même fait, dans de très nombreuses religions, l'objet d'un culte tel celui du *Lingam* en Inde.



Phallus indiquant le lupanar - Phallus apotropaïque écartant les démons - Tintinabula apotropaïques - Pompéi-musée de Naples.



*Sadou* en méditation près d'un *Lingam* sacré objet d'un culte toujours vivant.

Le *Lingam* est l'un des plus vieux symboles de vie et de fertilité en Asie du Sud. Le mot *ling* signifie à la fois phallus et signe. Le *Lingam* est défini dans le *Linga purana* comme « Le signe distinctif par lequel se reconnaît la nature essentielle de quelque chose. »

Pourquoi la représentation de l'organe phallique est-elle universellement présente ? Ce qu'il nous faut comprendre, c'est que le sexuel est d'emblée dissocié de la représentation. Parce que le sexuel renvoie au refoulement, au fantasme, à la jouissance et reste hors de la conscience, mis à l'écart.<sup>12</sup> Pour approcher la jouissance par le sens sexuel, le sujet doit consentir au pouvoir symbolique du signifiant. Le complexe d'Œdipe et sa résolution,<sup>13</sup> signe ce moment logique pour un sujet. Le phallus est le nom de ce signifiant qui articule jouissance, sexualité génitale et organe (pénis), grâce à l'appui du fantasme. Ce même fantasme que les enfants amenés chez l'analyste construisent et révèlent à travers leurs modelages et dessins.<sup>14</sup> Le phallus va jouer un rôle dans notre subjectivité en tant qu'image du flux sexuel vital traversant les générations, image fixant dans une forme mythique l'érection toujours fugace du pénis. A ce titre tel le *Lingam*, le phallus prend valeur de signe, il fait signe du désir. Mais en tant que symbole, le phallus est un pur signifiant, détaché de toute représentation imaginaire. Le phallus symbolise le nouage du langage, nous pourrions dire du Logos pour revenir aux sources antiques, et du désir sexuel. Le phallus en tant que pur signifiant est le signifiant de ce qui est le plus vivant en nous mais aussi le plus irréprésentable, car originellement refoulé. Il est donc à la fois le signifiant du désir et de la castration que subit tout sujet humain d'avoir à passer par le langage.<sup>15</sup> Chaque fois qu'un sujet se met à parler, se reproduit cette castration, arrêtant la jouissance silencieuse, mais cela réitère simultanément une autre jouissance : la jouissance phallique qui, elle, sera incorporelle. Vous retrouvez ici le *lekton* des stoïciens précisément défini dans l'exposé de Michel Mesclier.

C'est ainsi que nous pouvons dire que le trait unaire comme première marque symbolique - le trait, premier signifiant - va pouvoir s'articuler à ce signifiant second : le phallus symbolique. Nous retrouvons là ce que dit Lacan à propos du signifiant : *le signifiant représente le sujet auprès d'un autre signifiant*.<sup>16</sup> Et la lettre, dans tout ça, où va-t-on la trouver ?

La lettre va s'inscrire à l'emplacement « marqué » par le trait unaire, mais seulement dans un temps second, après la mise en fonction du système signifiant. C'est elle qui sera le support matériel du signifiant, c'est elle qui arrêtera l'équivoque. Rappelons-nous ces exemples : « pas », « élan ». Nous avons vu dans l'exposé de Michel Mesclier que cela correspondait aux moments de ponctuation dans les énoncés de celui qui parle, que Lacan désigne comme point de capiton. La lettre y joue un rôle de nouage, serrage de *ce qui se dit* avec *ce qui s'entend* et la part de jouissance que cela implique.

<sup>12</sup> La jouissance est corrélée au réel, à la sexualité ; c'est-à-dire à ce qui reste intraduisible, hors langage. Et à chaque tentative de traduction, il y a une perte de jouissance pour le sujet. Cependant celui-ci va en récupérer quelques bribes de cette jouissance perdue, sans pour autant se laisser envahir par la jouissance toute.

<sup>13</sup> Tuer le père, Laïos, et prendre pour femme, Jocaste, la mère. Résolution : L'amour pour la mère doit être abandonné et remplacé par de nouveaux objets, cela se solde par une identification au père. Le père est agent de la castration. Il interdit la mère à l'enfant, mais aussi l'enfant à la mère. Selon Lacan : Il y a mise en fonction de la métaphore paternelle et du signifiant phallique.

<sup>14</sup> Le fantasme, ainsi nommé par Freud, désigne ce scénario partiellement conscient, réductible à une scène qui tient en une phrase : fantasme de la scène primitive, fantasme « d'un enfant est battu ». Fantasmes donc, porteurs d'un point de jouissance et révélateurs du rapport que chacun entretient avec ce qui cause sa jouissance.

<sup>15</sup> Le phallus est le signifiant de toutes les représentations qui furent refoulées parce qu'elles impliquaient la sexualité sur le versant du déplaisir, en termes lacaniens : sur le versant de la jouissance.

<sup>16</sup> Et bien, le trait unaire comme premier signifiant va représenter le sujet de l'inconscient auprès du signifiant « Phallus ». Ensuite, le sujet sera représenté par le Phallus lorsqu'il aura à répondre de son existence d'être vivant né de la sexualité de ses parents. Le Phallus, avec un autre signifiant essentiel : le signifiant du Nom du Père, arrime le sujet dans la succession des générations. N'est-ce pas là une efficacité symbolique du signifiant qui nous différencie nettement des singes ?

La lettre est ce qui vient inscrire dans l'inconscient le fait que le sujet est représenté par le trait unaire au près du phallus symbolique, c'est à dire du signifiant phallus (représentant l'irreprésentable). Cette connexion entre le trait unaire et le phallus est à la base de l'ordre symbolique c'est ce qui amorce tout le processus signifiant.

La lettre va donc devenir le support de chaque signifiant. La lettre assure son inscription matérielle. C'est ainsi que les hommes ont inventé l'écriture et que tout sujet humain peut apprendre à écrire et à lire.

### **Conclusion et perspectives**

Je conclurais cette première tentative de serrer, cerner la lettre en disant que la lettre organise le sens phallique de la parole qui va produire un savoir. Savoir qui peut s'écrire. Les dits de l'analysant ne cessent pas de s'écrire.

Pendant la lettre en même temps marque le bord de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ; et ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire c'est toute la vérité. La vérité reste *mi-dite*.

La lettre est donc ce littoral (les mains négatives) entre le savoir qui s'écrit et la vérité qui ne s'écrit jamais toute.

Et qu'est-ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ? Quelle est cette vérité en fuite ? Si nous pouvions répondre elle serait toute en notre emprise. C'est ce que croient les maîtres du capitalisme totalitaire s'appuyant sur le délire de toute puissance de la techno science. Hors la vérité unique singulière pour chaque sujet, échappe à cette maîtrise.

La lettre marque cette frontière entre le tout phallique et ce qui chez chaque sujet ne s'y soumettra jamais sauf à se nier. C'est cette part insoumise que Lacan nommera « le féminin ». Et bien La lettre s'en fait le « godé » et c'est en cela que la lettre féminise celui ou celle qui veut bien la porter.

Ce qui est aux fondements des liens entre les hommes, êtres de langage, *parlêtres* ; ce qui les divise ou les rassemble excède la parole ; tout ne passe pas par le symbolique. Que cela soit dans le lien filial, parental, fraternel, entre un homme et une femme, il y a un non rapport, une impuissance à dire toute la vérité ; c'est de part cette impuissance à dire, que la lettre se fait lettre d'amour.